



« Iconique »
CAHIERS DU CINÉMA

« Le premier grand thriller,
politique et sanglant, de Tsui Hark. »
TÉLÉRAMA

« Il faut le voir pour se convaincre que le cinéma
fut capable d'une telle fureur nihiliste. »
LE MONDE

« Un grand saut dans la brutalité et une virée
anarchique d'une violence extrême. »
LES INROCKUPTIBLES

« Une tuerie, au propre et au figuré. »
L'OBS

« Potache et ultraviolent. »
L'HUMANITÉ

REPRISE

Inspiré par un fait divers, le premier grand thriller, politique et sanglant, du Hongkongais Tsui Hark.

À la fin des années 1970, une bombe explose dans un cinéma de Hongkong. La police du territoire qui, à l'époque, est encore une colonie britannique, découvre, stupéfaite, que les terroristes sont des adolescents. **TSUI HARK**, qui n'a alors à son actif que deux séries B inégales, va s'inspirer de ce fait divers pour réaliser son premier grand film. Avec ses héros étudiants qui sèment le chaos sous l'influence d'une jeune fille anarchiste, **L'ENFER DES ARMES** (1980) est un thriller urbain si sanglant, si nihiliste qu'il est interdit. Le cinéaste doit tourner de nouvelles scènes en catastrophe et remonter le film afin d'obtenir l'aval de la censure. Il invente une sombre affaire de trafic international afin de justifier



l'ultraviolence à l'écran, au risque de rendre son intrigue confuse avec l'ajout de mercenaires américains trop caricaturaux pour convaincre.

Le film, de retour en salles en version restaurée, résiste pourtant à ces faiblesses narratives grâce à la puissance graphique de sa mise en scène et à l'énergie survoltée de son montage – les deux marques de fabrique de Tsui Hark. Fusillades à faire passer les polars de son compatriote John Woo pour des bluettes de Disney, course-poursuite hallucinante de tension

Dans les années 70, une anarchiste et ses compères étudiants sèment le chaos.

dans un immeuble désaffecté, finale dantesque entre les tombes d'un cimetière, le réalisateur de *The Blade* multiplie les scènes d'action sidérantes. Sans jamais atténuer la dimension politique de son propos. *L'Enfer des armes* s'ouvre sur des souris de laboratoire qui tournent en rond dans leur cage. De manière récurrente, Tsui Hark place au premier plan des barbelés ou des barreaux pour rappeler à quel point ses héros sont prisonniers d'une société conservatrice et répressive. Et quand, dans l'ultime séquence, l'un d'eux tire frénétiquement à la mitrailleuse, le cinéaste en colère alterne au montage des photos de presse sur des émeutes, des descentes de police et des arrestations violentes. Inutile de préciser que, dans le Hongkong d'aujourd'hui sous étroit contrôle de la Chine, un film aussi virulent n'aurait aucune chance de voir le jour.

– **Samuel Douhaire**

| En salles.

A Hongkong, la ruée sauvage et destructrice de trois adolescents

Entre polar et cartoon dégénéré, « L'Enfer des armes », de Tsui Hark, sorti en 1980, revient sur les écrans français en copie restaurée

REPRISE

L'*Enfer des armes* sort pour la première fois sur les écrans français en copie restaurée, et il faut le voir pour se convaincre que le cinéma fut capable d'une telle fureur nihiliste. Nous sommes à Hongkong en 1980, aux premiers feux de la nouvelle vague locale, où la colonie est une Cocotte-Minute prête à exploser, à force de ne pas savoir à quelle sauce, britannique ou chinoise, elle allait être mangée.

Tsui Hark, amené à devenir le plus vibrant artificier de sa génération (la saga *Il était une fois en Chine*, *Time and Tide*, le triptyque *Detective Dee*), se trouvait au pied du mur au moment de tourner ce polar à petit budget, son troisième long-métrage après

deux échecs consécutifs (*The Butterfly Murders*, en 1979, et *Histoire de cannibales*, en 1980). Concluant sa « Trilogie du chaos », cet ahurissant exutoire, qui prenait le pouls d'un territoire retenant son souffle, posait les bases d'un style hachuré, d'une dépense formelle et narrative qui deviendraient ses marques de fabrique.

Le récit s'attache à trois adolescents pieds nickelés qui tuent le temps à faire n'importe quoi. Un soir, partis en virée dans la voiture subtilisée par l'un d'eux à ses parents, ils écrasent un type sous les yeux d'une inconnue. Celle-ci, Pearl (Lin Chen-chi), est une folle furieuse, une passionaria sadique. Elle vit incognito chez un frère policier (Lo Lieh), pris par son enquête sur des attentats à la bombe, mais qui peut lui coller

une rouste à l'occasion. Pearl reconnaît dans la rue les trois garçons, se les soumet, les entraînant dans une spirale de violences. L'atelage dérobe une mallette d'ordres bancaires de plusieurs millions, qui les met aux prises avec une horde de trafiquants d'armes britanniques surarmés.

Cage à ciel ouvert

Cette ruée sauvage se produit dans le dédale du Hongkong de l'époque, filmé en dégradés d'ombres et de lumières crues comme une cage à ciel ouvert. L'ensemble s'achève dans les hauteurs hallucinées de « Happy Valley », l'immense cimetière de la ville.

Le film saisit d'emblée par son agressivité invraisemblable, entraînant le spectateur dans une bousculade de scènes et de plans

tordus. Le début du film donne le ton, où des mains anonymes plantent une aiguille dans le crâne d'une souris sortie d'une cage, allégorie sans pitié de ce qui attend les personnages.

Cependant, la violence n'est pas fétichisée : ses excès penchent volontiers vers le grotesque, si bien que le film vogue d'un extrême à l'autre, entre polar *hard boiled* (« dur à cuire ») et cartoon dégénéré. Production fauchée oblige, Hark va même jusqu'à brigander des musiques d'ailleurs : des « emprunts » à *Oxygène*, de Jean-Michel Jarre, ou la bande originale de *Zombie*, par les « Goblins ».

L'Enfer des armes est le film le plus politique de Tsui Hark, sa seule incursion dans un sujet ouvertement social. A ce titre, la version qui sort en salle n'est pas

l'originale, introuvable, mais son remontage effectué sous pression de la censure. Au départ, Tsui Hark avait fait des trois adolescents des petits poseurs de bombes visant les cinémas, de Pearl une terroriste forcenée, et des enquêteurs une bande d'incapables toujours à la traîne des événements. Ce brûlot retoqué, Hark aboutit à un film plus abstrait : dépolitisé en surface (les intentions sont tuées), mais conservant dans ses interstices un ferment de rage. Telles les mauvaises nouvelles diffusées en voix off par la radio, qui égrènent les symptômes d'une société malade : révision du droit à l'IVG, dérèglements climatiques, corruptions politiques, accidents...

Si le film vaut aujourd'hui largement le détour, c'est bien sûr pour son effarante permissivité, mais

aussi parce qu'il est traversé d'une énergie qui déborde le récit de toutes parts. Le motif de la violence gratuite, les outrages perpétrés sans justification déjouent toute logique narrative, au profit d'un emballement qui traverse chaque personnage, et même tout le corps social. Tsui Hark substitue une autre logique, formelle cette fois : celle du mouvement pur qui ne peut aller que vers son épuisement, foncer tête baissée dans l'autodestruction. Ce spectacle d'une forme gagnée sur l'énergie du désespoir est sans doute la plus belle émanation de ce film démentiel. ■

MATHIEU MACHERET

.....
Film hongkongais de Tsui Hark (1980). Avec Lo Lieh, Lin Chen-chi, Albert Au, Lung Tin-sang (1 h 35).

DVD/RESSORTIES – LIVRES



RESSORTIE *L'Enfer des armes* de Tsui Hark (1980)

Fulgurante fixe

Une main féminine enfonce une aiguille dans la moelle épinière d'une souris. Saisissement de l'animal au contact de l'aiguille, mouvements circulaires fous et chaotiques, couinements amplifiés des autres souris dans leurs cages. La séquence d'ouverture cueille à froid le spectateur. Il serait dommage d'en déduire aussitôt une esthétique de la barbarie qui mène le film de gangsters sur le terrain de la jouissance sadique et de la dissection glaciale des rapports humains. Tsui Hark s'inspire d'un fait divers : une série d'attentats commis dans les salles de cinéma de Hong Kong à la fin des années 1970 par de jeunes bourgeois. Mais celui-ci est dissous dans un maelstrom destructeur qui entraîne tous les personnages : trois jeunes étudiants, Paul (Albert Au), Lung (Lung Tin-sang) et Ko (Che Biu-law), lancés dans des actions terroristes sans motivation véritable ; Pearl (Lin Chen-chi), une anarchiste jusqu'au-boutiste ; l'oncle de celle-ci, Tan (Lo Lieh), un policier occupé à démanteler un trafic d'armes entre le Vietnam et la Chine ; enfin, Nigel (Nigel Falgate), un Anglais sanguinaire à l'apparence robotique, qui manipule les mafias locales.

Dès le début, Tsui Hark se place, en fait, du côté des rongeurs apeurés, qui n'ont pas d'autre vie que de courir fébrilement à l'intérieur de leur roue. Cette métaphore cinglante reflète l'existence de la jeune Pearl dans son appartement aux

fenêtres carcérales, avec pour seul horizon des fils barbelés. Lorsqu'elle quitte avec fracas son emploi parce qu'elle refuse d'être davantage exploitée, le cinéaste place en contrepoint des actualités radiophoniques annonçant une loi qui restreint la liberté d'avorter. Il rapproche ainsi systématiquement sa rage de l'évolution politique de Hong Kong, encore sous contrôle britannique.

Pearl est mêlée à tout cela sans que le spectateur comprenne toujours comment. Dominant un magma d'images avec une grâce d'ange noir, elle émaille chacune de ses apparitions de gestes punks irrésistibles (comme jeter une cigarette allumée dans le slip d'un voyou qui cherche à l'agresser). Par sa façon de mêler lyrisme de l'anarchie et logique de la furie, elle mérite de devenir aussi iconique que d'autres révoltées de la même époque : Carrie White, immortalisée par Sissy Spacek dans *Carrie au bal du diable* de Brian de Palma (1976), ou surtout Thanà, à laquelle Zoë Lund a donné incandescence et dureté dans *L'Ange de la vengeance* d'Abel Ferrara (1981). Le destin de Pearl est pourtant bref : il trouve sa conclusion bien avant les dernières séquences de *L'Enfer des armes*. Mais sa fulgurance sublime le chaos des images, le rend supportable, emportée par une mise en scène qui, d'accélération en surenchère, aboutit à une forme hybride, entre film noir tragique et cartoon explosif.

Face à cette emprise de la violence, le cinéaste n'unifie pas les actions mais, au contraire, les sabote, les mutile, multiplie les détonations, quitte à faire brûler tout ce qui passe à l'image : l'essence, les corps, l'argent, la ville. Aucun lien de causalité, par exemple, entre le gros plan du canon d'un fusil et l'explosion d'une bombe, si ce n'est la nécessité intime de libérer la charge de destruction de chaque objet et de chaque geste. Tsui nourrit ainsi un bouillonnement formel inlassable, fondé sur une diversité anthologique des mouvements et leur décomposition par le montage : bloquer, sauter, glisser, courir, grimper, s'abaisser, se relever, disparaître, hurler. Sa brutalité austère l'empêche de se complaire dans les mélancolies maniéristes propres à son contemporain et ancien rival John Woo. À la fin de *L'Enfer des armes*, l'élargissement de l'espace, aussi majestueux que l'arrivée de Clint Eastwood et d'Eli Wallach au cimetière de Sad Hill dans *Le Bon, la Brute et le Truand*, est très vite englouti dans une transe continue et maniaque. Au même titre que la musique, où se côtoient la partition de John Williams pour *Star Wars*, celle de Goblin pour *Zombie* de Romero ou encore *Oxygène* de Jean-Michel Jarre, les hommages au cinéma américain évoquent des vols à l'arrachée ou des convulsions extatiques, par lesquels s'invente un corps d'images, transpercé, défiguré, mais toujours renaissant au rythme de ses meurtrissures. ■

Jean-Marie Samocki

Version restaurée en salles le 7 février.

l'Humanité

Les jeux interdits de la bande des quatre de Hong Kong

Vincent Ostria

Cinéma Réédition en copie neuve de *l'Enfer des armes*, oeuvre à la fois potache et ultraviolente. Ce long métrage a fait de son réalisateur, Tsui Hark, dans les années 1980, un des piliers du nouveau cinéma asiatique, après la fin du régime des grands studios.

L'Enfer des armes, de Tsui Hark, Hong Kong, 1980, 1 h 35

Si John Woo et Johnnie To ont redéfini le polar asiatique dans les années 1990 et exercé une forte influence sur le genre à Hollywood, et si les drames romantiques de Wong Kar-wai ont fait nombre d'émules occidentaux, l'homme clé du cinéma hong-kongais des années 1980-2000 fut Tsui Hark, réalisateur et producteur qui a fait basculer le cinéma chinois dans le XXI^e siècle, tout en réhabilitant la tradition ancestrale et le cinéma de kung-fu, source populaire de grâce et de style. Hark se cherchait encore en 1980 lorsqu'il tourna son troisième long métrage, *l'Enfer des armes*, un titre français lourdaud, comme souvent, par rapport à sa traduction anglaise, *Dangerous Encounters : First Kind* - clin d'oeil évident aux Rencontres du troisième type, de Spielberg (1977), dont on dit souvent que

Hark est l'équivalent chinois. Cela dit, aucun rapport entre les deux films, puisque *l'Enfer des armes* est une sorte de Club des cinq, ou plutôt des quatre, ponctué d'ultraviolence. D'ailleurs le film fut caviardé lors de sa sortie (il semblerait qu'on réédite ici la version censurée), car son caractère séditieux faisait craindre aux autorités hong-kongaises une possible contagion dans la jeunesse.

Ils ont été nombreux à stigmatiser le caractère nihiliste de *l'Enfer des armes*, qui ne ménage rien ni personne, pas même ses héros, qui finissent de manière aussi brutale et pitoyable que leurs ennemis. Notamment Wan-Chu, l'instigatrice de cette traînée de sang et de poudre, une ado hong-kongaise portée sur le sadisme et la cruauté envers les animaux, qui subira le même sort que le chat qu'elle avait horriblement empalé (exemple de l'humour noir extrême de Hark). Entretemps, elle aura entraîné trois lycéens aux allures de nerds dans une croisade antisociale et gratuite à coups de bombinettes et d'agression de trafiquants d'armes. Au-delà de cette trame succincte, la réussite du film tient essentiellement à l'incroyable dynamisme de son montage brut et de son découpage, marqués par l'esprit du cinéma d'arts martiaux local et l'influence du cartoon.

L'héroïne visionne même à un moment, semble-t-il, le dessin animé Tom et Jerry. D'où la modernité de cette oeuvre dynamitée par ses cadrages puissants et magnifiée par le scope.

désordre urbain et farce estudiantine

Il y a un côté ligne claire, version subversive, dans ce traité de désordre urbain ambiance potache où la farce estudiantine dérape dans le rouge sang. La confrontation finale, qui justifie le titre français, a même des airs de western-spaghetti, en plus desperado si c'est possible, puisque quasiment aucun des combattants n'en ressort indemne. Après ce brûlot énigmatique et radical, manifeste esthétique façon *tabula rasa*, Tsui Hark étoffera et nuancera son cinéma en optant pour un retour imagé aux traditions chinoises - quitte à faire résolument allégeance au régime de Pékin pour coréaliser en 2021 le plus gros budget du cinéma chinois, la Bataille du lac Changjin. Le rebelle est devenu un mandarin.

« L'Enfer des armes » : polar insensé d'un maître du cinéma d'action hongkongais

Polar chinois par Tsui Hark, avec Lin Chen-chi, Che Biu-law, Ray Lui (1980, 1h35). Ressortie en salle le 7 février ★★★☆

Par Nicolas Schaller · Publié le 6 février 2024 à 18h00

🕒 Temps de lecture 0 min



Lin Chen-chi dans « L'Enfer des armes », de Tsui Hark. ()

🔖 Favoris | 📧 | 🐦 | ✉️ | Commenter | 🗨️ | Nous suivre | 📱

Une tuerie, au propre et au figuré. D'un fait divers réel (une série d'attentats commis gratuitement par une bande d'adolescents nantis de Hong-Kong à la fin des années 1970), Tsui Hark tirait ce polar insensé en y ajoutant une rebelle anarchiste, son frère flic alcoolique, un trafic entre la mafia locale et des mercenaires occidentaux, vétérans du Vietnam... Interdit par la censure chinoise, le premier montage fut largement remanié par le cinéaste, qui tourna même de nouvelles scènes pour déresponsabiliser les terroristes bourgeois.

La violence nihiliste de cette série B hétéroclite (empruntant ses musiques à « Star Wars », « Histoires d'O » ou Jean-Michel Jarre !) et la virtuosité électrisante de sa mise en scène, emblématiques de l'âge d'or du cinéma d'action hongkongais, n'en demeurent pas moins ahurissantes, tout comme sa critique d'une société aliénée, sous emprise coloniale et capitaliste, regardant les siens se bouffer entre eux tels des animaux en cage.

L'OBS



les **Inrockuptibles**

“L’Enfer des armes” : retour aux origines nihilistes du cinéma de Tsui Hark

par **Arnaud Hallet**

Publié le 6 février 2024 à 12h57

Mis à jour le 6 février 2024 à 13h01



© Splendor Films

Plus de quarante ans après sa sortie, “L’Enfer des armes” de Tsui Hark revient au cinéma dans une restauration 2K. De quoi vérifier la ténacité de ce brûlot hongkongais.

À l'aube des années 1980, le dernier film d'un cycle que Tsui Hark baptisera lui-même sa "trilogie du chaos", *L'Enfer des armes* (au titre américain infiniment supérieur, *Dangerous Encounters of the First Kind*), fait alors figure de point d'orgue pour une nouvelle vague hongkongaise émergente.

Amorcé avec les deux premiers longs du cinéaste, *Butterfly Murders* et *Histoires de cannibales*, le mouvement entérine plus que jamais de faire voler en éclat un paysage cinématographique artistiquement essoufflé dans des productions balisées, notamment celles de l'ultra-prolifique Shaw Brothers.

Coriace plongée nihiliste, *L'Enfer des armes* est un grand saut dans la brutalité et une virée anarchique d'une violence extrême. À la sortie du film, Tsui Hark subit une pression gouvernementale qui l'oblige à remonter et à retourner certaines séquences, défigurant près d'un tiers du métrage. Il en existe ainsi plusieurs versions, dont l'original semble destiné à n'être plus qu'un fantôme à moitié perdu (la version qui ressort actuellement restaurée en 2K est celle dite "internationale").

Chasse à l'homme éprouvante

C'est ainsi que le trio d'adolescents de *L'Enfer des armes* ne pose plus de bombes dans un cinéma – fait divers hongkongais glaçant qui inspira le cinéaste et qu'il s'appropriera immédiatement comme métaphore (les films sont des bombes) –, mais renverse plutôt un piéton lors d'une virée nocturne en bagnole. Ils seront ensuite embrigadés par une jeune femme, la magnétique et génialement enragée Lin Chen-chi (actrice taïwanaise récurrente de la Shaw Brothers) en proie à d'irréfrénables pulsions terroristes.

Là où le film est particulièrement fascinant, c'est dans sa narration qui, petit à petit, se dilue, par moment soumise à la seule logique suffocante de la fureur. Cette perte de cohérence narrative lui donne un air de film savaté, exutoire serti de rouges et de bleus saturés, animé par un coup de sang dont on ne redescendrait jamais. Les séquences se raccordent à certains endroits par des motifs pulsionnels qui tendent à l'abstraction.

Ce qui n'empêche pas Tsui Hark, artilleur de la vitesse et du chaos, d'être tout à fait lisible quand il le veut. En témoigne cette éprouvante et longue scène terminale qui prend ses quartiers dans un cimetière géant, théâtre aux écrasantes lignes de fuite d'une chasse à l'homme aussi sanglante que terrorisante.

Clichés d'émeutes

Martyrs et bourreaux n'ont d'ailleurs pas de profonde caractérisation propre. Leur écriture se fait principalement par leur consistance physique, leur corps devenus pures lignes et mouvements. Quand soudain, une irruption surgit du brûlot : des photographies viennent s'immiscer dans le flux d'images, comme une nouvelle déflagration. Ce sont des clichés d'émeutes datant de 1976 ayant profondément secoué et divisé Hong Kong, et qui rappellent de quoi la violence est nourrie. De colère, d'injustice, et d'oppression.

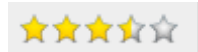
Alors, quand un personnage tourne son arme et braque le-la spectateur-riche, le regard caméra d'un canon scié n'hurle plus qu'une seule chose : la promesse asphyxiante d'une jeunesse jetée en pâture et en charpie, dont le film semble dessiner la fosse commune pour seul horizon.

***L'Enfer des armes*, de Tsui Hark, avec Lo Lieh, Lin Chen-chi, Albert Au, Che Biu-law, Ray Lui (Hong-Kong, 1980, 1h35). Ressortie en salle le 7 février 2024**



L'ENFER DES ARMES (Critique)

PAR [WILLIAM FRANÇOIS](#) LE [FÉVRIER 6, 2024](#) • ([POSTER UN COMMENTAIRE](#))



Troisième film de la carrière du réalisateur hongkongais **Tsui Hark**, et déjà matriciel du reste de sa carrière par sa violence sans retenue et son nihilisme confondant, *L'Enfer des Armes* est de ces films aux histoires semées d'embûches, l'original s'étant vu censuré à sa sortie par les autorités à cause de ses apparences explicites avant de s'installer lentement comme un classique à l'international et comme l'un des mouvements les plus importants de la naissance de la « Nouvelle Vague hongkongaise ». **Tsui Hark** y raconte le parcours d'un trio de lycéens, chemises blanches et grosses lunettes sur le nez. **Paul, Lung** et **Ko** ont des têtes de premiers de la classe, du moins en apparence, et s'embarquent dans une spirale de chaos lorsqu'ils tombent

sur la jeune et sadique **Wan-Shu**. Cette dernière les oblige, sous la menace de les dénoncer à la police pour un crime qu'ils ont commis devant elle, à l'accompagner dans une série de méfaits de plus en plus violents, alors que son frère, flic impulsif, mène l'enquête sur des trafiquants d'armes américains suspectés d'être liés à des attentats...



Au croisement des genres, *L'Enfer des Armes* est un objet cruel non identifié, une plongée ténébreuse à travers un Hong-Kong qui préfigure un proto-GTA, où les prises d'otage, les attentats, les meurtres de sang-froid et les règlements de comptes entre gangs sont monnaie courante. En plaçant au centre de cet univers sans foi ni lois un trio de lycéens et une jeune adolescente, le metteur en scène et co-scénariste du film (écrit avec **Szeto Chuek-hon**) tend à scanner la jeunesse de son pays, l'absence de l'innocence dès la scène d'ouverture, et le climat de violence qui règne après les émeutes antigouvernementales de 1967 – ce sont d'ailleurs des photos d'archives qui concluent le film. Sans se la jouer donneur de leçon ou militantisme distingué, *L'Enfer des Armes* fait sombrer ses protagonistes et son intrigue dans une cavalcade furieusement punk, percée de toute part par un nihilisme radical et une représentation constante de l'ultraviolence.



On y suit ce trio de jeunes ravagés, cette **Wan-Shu** qui, quand elle ne torture pas des animaux à mort, joue avec des explosifs, ce **Tan**, flic pas vraiment modèle d'autorité, et ces fameux antagonistes occidentaux, des américains/britanniques écrits comme des clichés de méchants de **James Bond**, aux lunettes de soleil et aux jeux gonflés aux mauvais films de gangsters. Cette

spirale de violence sans fin, se fermant sur une fusillade radicale qui ne laisse personne indemne (et qui, ironiquement, se déroule dans un cimetière), plie le long-métrage vers ses ambitions provocatrices et ses embouchures sans morales. Hong-Kong filmée comme un enfer sur Terre peuplé d'âmes damnées, *L'Enfer des Armes* joue sur de multiples tableaux, avec des plans secs, bruts de décoffrage, et un montage palpitant qui ne s'embête pas à chercher une quelconque beauté formelle. Tout est de travers, instable, parfois flou et parfois mal cadré, dans l'optique d'accompagner la chute progressive de ses héros, condamnés à finir au cimetière eux aussi. Tout est sans espoir, tout en nuances de gris, au service d'un western urbain qui se déguise en réquisitoire social et en flinguage de gangsters.



Habité par les visages de **Albert Au**, **Lung Tin Sang** et **Che Biu Law**, et accompagnés par **Lieh Lo** et **Lin Chen-Chi**, *L'Enfer des Armes* est un objet troublant et foncièrement troublé, un bâton de dynamite à la mèche allumée qui secoue par son imprévisibilité et par sa volonté de secouer le style classique de narration au sein du cinéma asiatique. **Tsui Hark** emballe l'image du chaos dans une œuvre comme aucune autre, aussi insaisissable qu'elle est un peu gratuite, qui expose son imagerie punk et sa non-morale nihiliste avec une fougue hors des sentiers battus. Révolutionnaire autant qu'il est fabriqué de bouts de ficelle, *L'Enfer des Armes* est de ces blocs bruts et abrasifs qui contaminent leur public, œuvrant contre la morale pour fabriquer un anti-monde où la violence règne en maîtresse. Donc pas si loin d'un monde qui n'a pas beaucoup changé depuis 1980...

CHRONIQUES DU CINÉPHILE STAKHANOVISTE

L'Enfer des armes - Di yi lei xing wei xian, Tsui Hark (1980)

Par Justin Kwedi



Hong-Kong, 1980. Une jeune fille pousse trois jeunes garçons, responsables d'un meurtre, dans une dérive meurtrière et nihiliste.

Les débuts de Tsui Hark marquent encore une hésitation, voire une inconséquence, entre ses velléités modernistes et sa capacité à revisiter la culture et les genres chinois traditionnels par le prisme du cinéma. Cela donnera deux premiers films singuliers, *Butterfly Murders* (1979) qui croise film martial et récit à mystère dans un filmage sur le vif (éloigné des adaptations de Gu Long par Chu Yuan et leur chatoyante esthétique studio) puis *Histoires de cannibales* (1980) mélangeant cette fois horreur, comédie noire et à nouveau un zeste d'arts martiaux. Les deux films n'auront pas les faveurs du public hongkongais, ce qui incite Tsui Hark à un geste plus explicitement radical pour son troisième film, *L'Enfer des armes*.



Pourtant tout rageur et vindicatif qu'il soit, *L'Enfer des armes* tel qu'il sorti en salle à Hong Kong est moins nihiliste que dans son montage originel qui décrivait la dérive terroriste d'une jeunesse à la dérive. La censure verra d'un mauvais œil ce pan de l'intrigue (dont il reste des résidus durant la scène de la bombe dans la salle de cinéma, obligeant Tsui Hark à réviser sa copie par l'ajout d'une intrigue secondaire sur fond de trafic d'armes et de mercenaires. Si l'on excepte le jeu (comme souvent à Hong Kong) approximatif des acteurs occidentaux jouant les mercenaires, ce bricolage se fond finalement bien au reste du film et en maintient la cohérence. Le brûlot social s'imprègne ainsi d'une atmosphère plus stylisée, les interludes sur les barbouzes occidentaux baignant dans une photo baroque et une tonalité presque fantastique renforcée par les « emprunts » de la bande-originale aux scores synthétiques des Goblins issus de *Zombie* de George Romero.



Tsui Hark oscille entre ce côté irréel vicié et une urgence urbaine qui contamine bientôt le quotidien de ses protagonistes adolescents. L'ennui ordinaire et l'irresponsabilité des trois garçons leur font croiser la route de Pearl (Lin Chen-chi) jeune fille nihiliste et névrosée qui va les exposer au chantage. Leur opposition puis association fragile nourrit la quête d'adrénaline des garçons – les faisant échapper à l'ennui bourgeois ou la promiscuité misérable de leur quotidien – et la fièvre autodestructrice de Pearl, les menants des bas-fonds de Hong Kong à la périlleuse confrontation avec les mercenaires.



Tsui Hark capture là les maux d'un monde à la dérive, où l'incompréhension des proches (le grand frère dépassé joué par Lo Lieh), la corruption des adultes (des petites frappes aux mercenaires) et l'absence de repères de la jeunesse mène vers une impasse désespérée, le chaos. Les explosions de violence relèvent de l'exutoire irrépressible, du sadisme et de la démonstration de force, seule expression possible d'un mal-être intime ou d'une société sans espoir. Le réalisateur rattache cela à un mal social collectif dans son évocation de la transition financière, mais aussi politique par les armes recherchées issues de stocks du Vietnam, ces éléments globaux contribuant à enfoncer et corrompre une jeunesse sans repères moraux – les éprouvantes et réelles scènes de tortures d'animaux.



La grisaille et la désolation désertique des quartiers pauvres alterne avec l'inhumanité métallique bleutée et neutre des quartiers d'affaires, ainsi que la saturation de couleurs du monde des gangsters (et l'extravagance vestimentaire qui y est associé). Les élans baroques évoqués plus haut dans le traitement des mercenaires en font des créatures démoniaques, des cavaliers de l'apocalypse détachée de cette réalité hongkongaise qu'ils viennent purger par le feu infernal de leur arsenal militaire.



La noirceur jusqu'au-boutiste de *L'Enfer des armes* n'épargne personne, tous étant promis à une fin chargée de souffrance culminant dans un fabuleux climax au sein d'un cimetière. La réelle efficacité du polar (qui assurera un relatif succès local au film) se mêle ainsi avec brio au cauchemar urbain faisant de Hong Kong une sorte d'antichambre des enfers - *Le Bras armé de la loi* de Johnny Mak (1984) égalera le film de Tsui Hark sur cette vision. Délétère et fascinant, *L'Enfer des armes* est un pur diamant noir s'inscrivant parmi les œuvres les plus singulières de Tsui Hark.



Ressortie en salle le 7 février

L'enfer des armes : Hong Kong on fire

6 février 2024 par [Léo Cohen](#)



Troisième film du grand Tsui Hark, pape du cinéma hongkongais depuis les années 80, *L'enfer des Armes* n'a pas perdu de sa radicalité. Brûlot enragé sur la situation politique tendue du Hong Kong de l'époque, on ne verra finalement que rarement un tel déchaînement de violence dans la suite de la carrière du cinéaste. Voilà peut-être une des explications possibles derrière la disparition du film sur nos écrans pendant de longues années ? Heureusement, Splendor Films est là pour remédier à ce manque puisqu'ils le ressortent en version restaurée 2K pour la première fois en France. Ne boudons pas notre plaisir et laissons-nous embarquer par la crasse et la violence de ce Hong Kong, digne des cités les plus malfamées du monde occidental, où se côtoient les ordures, les bâtiments délabrés et la misère la plus voyante.

Une fois n'est pas coutume, surtout à cette période de la carrière de Tsui Hark, ne comptez pas sur une quelconque fluidité narrative de la part du cinéaste. Il va vous embarquer dès les premières minutes dans la folie de sa mise en scène sans prendre la peine de vous donner toutes les clés de compréhension. Chez Tsui Hark, c'est l'image et l'énergie qui priment, peu importe si certaines informations sont perdues en cours de route. Sans dévier dans la radicalité des *The Blade* ou des [Time and Tide](#), il va falloir s'accrocher pour tout comprendre. Heureusement, l'histoire est ici relativement accessible dans sa base : trois jeunes anarchistes de bonne famille tuent un homme par accident et se font embarquer dans une virée nihiliste et meurtrière par une sadique du même âge, témoin de leur crime. Le personnage de la jeune fille interprétée par une Lin Chen-chi aussi magnétique que terrifiante porte toute la radicalité du film. Faisant souffrir pour le plaisir (notamment les animaux qui tombent sous sa main), elle est prête à tout pour arriver à ses fins, surtout quand il s'agit de vengeance. On pense à cette scène ahurissante où celle-ci essaye de brûler

vifs ses compagnons qui l'ont trahi après les avoir aspergés d'essence. Quand un voyou essaye de la draguer en lui montrant ses testicules, elle n'hésite pas à balancer sa cigarette dans le caleçon du malheureux. Dans le monde de **L'Enfer des armes**, personne n'est bon ou mauvais, personne ne mérite la rédemption... Seule la violence vient mettre un terme à la gesticulation de la proie face au prédateur qu'elle n'avait pas vu venir. Le destin tragique de tous les personnages est là pour le démontrer.



Cette jeunesse insolente est gangrénée par une violence sociale qu'elle reproduit sans en comprendre les raisons. Tous jouent à se tirer dessus, à se frapper, même les éduqués n'ont pas besoin d'être beaucoup poussés pour tomber dans l'affrontement et la violence. Attentats, coups de feu, tabassages, voilà les images d'archives qui viennent conclure un film au goût amer tant le nihilisme vient tout faucher sur son passage. La longue scène de fusillade est sur ce point aussi nanardeuse que réussie. Avec des moyens qu'on devine plus que limités, Tsui Hark arrive à déployer une tension soutenue et vicelarde dans ses conséquences, à l'image de ce jeune qui se fait descendre par son ami par accident alors que celui-ci était déjà blessé et menotté. Néanmoins, il faut reconnaître que **L'Enfer des Armes** est un film de début de carrière qui pêche par un rythme en dents de scie, une certaine mollesse heureusement rattrapée par les fulgurances déjà citées. Le redoublage approximatif des acteurs aura raison de la patience des spectateurs les moins avertis, tout comme le jeu outrancier des acteurs américains dont on a bien du mal à savoir s'il s'agit de premier ou de second degré. La maestria de Tsui Hark n'est pas encore là, mais toutes les prémisses sont réunies pour son éclosion future. Cela tombe bien puisque l'année d'après sortira un chef-d'œuvre : *Zu, les Guerriers de la Montagne Magique*.



Mis en musique avec des bandes-sons volées à droite et à gauche, les connaisseurs reconnaîtront certains morceaux de Tangerine Dream, Jean-Michel Jarre ou John Carpenter pour leur plus grand plaisir. L'enfer des armes représente tout ce que les années 80 ont pu produire de plus subversif à une époque où le cinéma hongkongais n'avait pas encore atteint l'apogée qu'on lui a connu dans les années 90 avant sa rétrocession à la Chine. Si vous avez raté le film au PIFF, la courte sortie en salle est la parfaite manière de rattraper ce film si particulier qui a sans aucun doute marqué toute la génération qui l'a découvert sans être préparée.